

## DÉCADENCE ET CONCEPTION DE L'HISTOIRE DE CAVAFY DANS *MÉMOIRES D'HADRIEN*

par Georges FRÉRIS (Université de Thessalonique)

Peut-on écrire sans lire les livres des autres, pour ne pas se laisser influencer? Telle fut, à peu près, la question que je me suis posée, quand j'ai pris conscience de l'importance de la lecture. Bien que la question paraisse naïve, elle cachait et cache une vérité : chaque livre nous révèle quelque chose d'authentique, comme si son auteur était le premier au monde à le penser, à nous le raconter, à l'exprimer. Comme si la littérature n'était pas faite de renvois, de fruits qu'on a fait mûrir, de sèves venant d'un peu partout, du miel fait du nectar de tant de fleurs différentes. Peu importe, si après, avec le temps, en lisant, on ne pense ni aux sèves, ni aux fleurs ; on ne goûte le fruit que pour savourer le miel. Donc la réponse à ma question adolescente était négative : on n'écrit pas sans lire. Depuis je me suis posé d'autres questions, plus difficiles, comme : que lire ?, question à laquelle je n'ai pas encore de réponse toute faite. Je sais que "lire, c'est comparer"<sup>1</sup> comme affirme George Steiner, rendant la Littérature et par extension la Littérature Comparée une discipline prometteuse de sens et de plaisir, une science qui fait émerger la joie de "Babel retrouvée".

C'est à ces idées que j'ai pensé quand j'ai lu pour la première fois *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar. Sachant que toute lecture dépend d'une quantité d'éléments : âge, circonstances, disposition psychologique, formation, etc., moi, lecteur grec, me plongeant dans le climat décadent de ce roman à caractère autobiographique, je me suis rappelé l'œuvre cavafienne. Même si cette dernière a une forme poétique alors que le texte yourcenarien celle de la prose, je continuais à sentir, à voir Cavafy derrière ce roman. Plus tard je me suis informé que Marguerite Yourcenar avait traduit ses poèmes et qu'elle avait travaillé cette traduction pendant qu'elle écrivait le roman qui allait la rendre célèbre, c'est-à-dire qu'en même temps que Yourcenar se souciait de rendre plus "réelle" la

---

<sup>1</sup> George STEINER, *Passions impunies*, Paris, Gallimard, 1997.

narration d'une vie, celle de l'empereur Hadrien, l'œuvre cavafienne était sans cesse présente à son esprit.

On sait aujourd'hui, par une multitude de travaux sur l'impact de la traduction<sup>2</sup> que l'écrivain qui traduit subit une influence telle qu'on la reconnaît dans sa propre œuvre et que l'étude comparée des différentes littératures repose évidemment sur leur interaction. La poésie moderne et même la littérature comparée ont démontré que le rapport des œuvres (écriture première) et de la traduction (écriture seconde) se caractérise par un engendrement réciproque, et que la traduction est *a priori* présente dans tout original : toute œuvre, aussi loin qu'on puisse remonter, est déjà, à divers degrés, un tissu de traductions ou une création qui a quelque chose à voir avec l'opération traduisante, dans la mesure même où elle se pose comme "traduisible", ce qui signifie simultanément : "digne d'être traduite", "possible à traduire" et "devant être traduite" pour atteindre sa plénitude d'œuvre<sup>3</sup>. Malgré la discipline à laquelle veut se soumettre tout auteur qui pratique la traduction, en réalité, il cherche et trouve par le biais de l'adaptation littéraire la formation de sa personnalité créatrice, aspect qui se dissout dans son ethnicité civilisatrice et linguistique. C'est pourquoi Meschonnic, dans *Pour la poésie*, réclame du traducteur les mêmes performances qu'il exige de l'écrivain, le considérant un "ré-écrivain", concevant la fonction de la traduction comme l'activité simultanée par excellence d'une transformation poétique et culturelle, estimant l'écriture de tout texte traduit comme un texte polysémique indissociablement lié à la langue et la culture du traducteur et de son lecteur. C'est pourquoi il ne fait pas la distinction entre la forme (ou expression) et le sens (ou contenu), soutenant que :

Traduire un texte n'est pas traduire de la langue, mais traduire un texte dans sa langue, qui est texte par sa langue, la langue étant elle-même par le texte<sup>4</sup>.

---

<sup>2</sup> Voir les travaux de M. BAKHTINE, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978 et de G. GENETTE, *Mimologiques*, Paris, Le Seuil, 1976.

<sup>3</sup> BAKHTINE effleurant l'histoire des transtextualités et des traductions affirme : "On peut dire sans détours que la prose romanesque européenne naît et s'élabore dans un processus de traduction libre (transformatrice) des œuvres d'autrui" et "L'un des meilleurs connaisseurs de la parodie médiévale, Paul Lehmann, n'hésite pas à affirmer que l'histoire de la littérature médiévale, et la littérature latine en particulier, est l'histoire de l'adoption, du reniement et de l'imitation du bien d'autrui", *op. cit.*, p. 193.

<sup>4</sup> Henri MESCHONNIC, *Pour la poésie II*, Paris, Gallimard, 1986, p. 311-312.